

Sauver le patrimoine par le tourisme culturel?

Martin Drouin

Number 112, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68228ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Drouin, M. (2013). Sauver le patrimoine par le tourisme culturel?
Cap-aux-Diamants, (112), 48–49.

SAUVER LE PATRIMOINE PAR LE TOURISME CULTUREL?

Trouver un nouvel usage à un bâtiment menacé n'est pas une mince affaire. Les options ne sont pas toujours faciles à imaginer, tout comme le financement pour les réaliser. La seconde vie insufflée par un programme de reconversion doit respecter les valeurs associées au bien patrimonial en les sauvegardant, voire en les valorisant, sinon les efforts peuvent être vains. Les exemples d'usage incompatible avec les fonctions initiales d'un lieu

rappellent que l'exercice peut être extrêmement périlleux. Le projet doit également faire l'objet d'un consensus social minimal afin que des débats publics ne viennent envenimer tout le processus. Les meilleures intentions peuvent être mal perçues, parce que mal comprises. À ces réflexions symboliques s'ajouteront des considérations techniques sur la capacité d'accueil du bâtiment et la demande sociale. Bref, le cheminement pour trouver un nouvel usage peut se

buter à de nombreux obstacles avant d'être possiblement réalisable.

L'usage culturel et, plus particulièrement, le tourisme culturel est une option extrêmement alléchante. Il permet presque de conserver la fonction première du bâtiment, car c'est sur l'histoire et les qualités mémorielles du site que s'organise la mise en marché. Des infrastructures d'accueil et de services doivent évidemment permettre d'accommoder le visiteur,



Depuis 1992, le vieux bâtiment de la fromagerie Perron, érigé en 1895 à Saint-Prime, est devenu le Musée du fromage cheddar et contribue au tourisme culturel au Lac-Saint-Jean.

Cette rubrique est produite par la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain ESM UQAM.



Dans les années 1960, la maison Saint-Gabriel, dans le quartier Pointe-Saint-Charles, à Montréal, fut classée monument historique et transformée en musée par les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. (Photo : Martin Drouin).

mais elles peuvent paraître minimes en regard d'une requalification plus lourde afin de transformer le bâtiment pour y loger des fonctions résidentielles ou commerciales. Le tourisme culturel est également intéressant, car il s'agit d'une niche qui connaît une des croissances les plus rapides au sein de l'industrie touristique actuelle. Comment, dès lors, ne pas tenter de bénéficier des retombées positives d'une telle pratique? Certes, les risques sont réels en inscrivant le patrimoine dans une logique marchande (standardisation, folklorisation, réification de la culture), mais avec un bon plan de gestion et une éthique de la mise en valeur, les risques de dérives peuvent être encadrés et balisés.

Ce type de tourisme bénéficie également d'un préjugé favorable. En effet, que ce soit l'Unesco, l'Organisation mondiale du tourisme (OMT), la Banque mondiale ou le Conseil international des monuments et sites (ICOMOS), toutes ces institutions internationales définis-

sent le tourisme culturel comme « bon » tourisme (Saskia Cousin, « L'Unesco et la doctrine du tourisme culturel. Généalogie d'un "bon" tourisme », *Civilisations*, vol. 57, n° 1-2, 2008, p. 41-56). Ce qualificatif est déterminé en regard du tourisme dit de masse qui, depuis son apparition dans les années 1960-1970, n'en finit plus d'être critiqué. Le tourisme culturel, tout en favorisant la visite du patrimoine et les échanges entre les cultures, serait un allier du développement économique. On sait également que le touriste qui le pratique est scolarisé, qu'il bénéficie d'un revenu supérieur à la moyenne et, surtout, qu'il est souvent prêt à payer plus cher pour vivre une expérience unique axée autour de la découverte de la culture du pays hôte. On en arrive même à imaginer des produits très spécialisés, parce que plus rentables. Il s'agirait donc d'une avenue prometteuse.

Par cette évolution, sommes-nous en train de revenir à un tourisme d'élite? À celui qui se pratiquait aux XVIII^e et

XIX^e siècles par un groupe de privilégiés. Ainsi donc, la démocratisation du tourisme qui avait amené un plus grand nombre de visiteurs sur les routes et, surtout, les propositions de la nouvelle muséologie, au tournant des années 1970, qui voulaient ouvrir les portes des musées et des monuments historiques à de nouveaux visiteurs ne semblent plus correspondre à la tendance du marché. Devons-nous nous en inquiéter? On pourrait arguer qu'un plus petit nombre de touristes détruit moins le patrimoine, tout en rapportant davantage. Toutefois, n'est-ce pas un aveu de défaite face au projet que devrait porter le patrimoine, celui d'être le témoin d'une civilisation capable d'inscrire son devenir dans la continuité du temps historique? En cela, il ne doit pas être valorisé au profit d'un seul groupe. ■

**Martin Drouin, professeur
Département d'études urbaines et
touristiques, ESQ UQAM**